Il y avait une fois un père de famille qui possédait une fille belle à miracle, spirituelle et savante, affable, gracieuse, bonne, soumise, douée des neuf dons que les neuf fées déposent dans le berceau des reines futures,—et pour surcroît, cette fille, une vraie perle ! était bien dotée.

Quand elle eut vingt ans, son père la voulut marier. Il jeta son dévolu sur un gentilhomme de fière mine, de haut parage, intelligent, bien en cour, jeune, le gendre enfin le plus enviable, à ceci près qu'il n'avait pas le sou.

Le père de la demoiselle n'y regarda pas de si près. Il fiança les deux jeunes gens, mais il eut un moment de regret, lorsqu'un jour il entendit le jeune homme s'exprimer en ces termes :

—Je serai bientôt le plus heureux des mortels, car on me livre un trésor, et je le gouvernerai à mon gré. Chez moi, je ferai la loi, et nul n'y osera contredire !...

—Pauvre garçon ! pensa le bonhomme.

Le mariage se fit. On y vit toute la noblesse de la contrée : les noces furent splendides, et tous les invités qui médisaient de l'un et de l'autre fiancé, s'accordaient à dire après la cérémonie, qu'il n'existait pas couple plus ravissant et plus fortuné sous la voûte des cieux.

Tout alla fort bien durant la première année. Au bout de ce temps, le père vit un jour son gendre arriver chez lui et lui tenir ce propos :

—Seigneur, je commence à me lasser des fantaisies et des caprices de madame votre fille, qui prétend me conduire à sa guise. Comme je ne suis pas fait pour obéir, et qu'au contraire, votre fille m'a promis obéissance, et que je ne veux pas abdiquer ma souveraineté, je préfère céder une fois pour toutes et me séparer de ma femme que je vais vous renvoyer.

Vous pensez bien que le bonhomme n'entendit pas de cette oreille. Il tenait sa fille pour bien mariée ; il savait que les deux époux s'accordaient assez, que c'était une habitude à faire prendre au mari, et que dans tous les ménages, bon gré mal gré, l'influence féminine triomphe.

Il discuta, mais en vain.

—Je ne veux pas jouer un rôle ridicule, lui dit son gendre. Mes amis s'étonnent de me voir si déférent aux avis de ma femme, et chacun jure ses grands dieux qu'il est maître absolu, sans contrôle et sans conteste. A subir le joug, je ne veux pas être seul et j'ai décidé qu'une séparation était le seul remède à un état de choses vraiment extraordinaire.

—Extraordinaire ? dit le vieillard. Oh ! Il ne se passe chez vous rien qui ne se passe ailleurs. Vous n'êtes ni plus ni moins le maître que tous vos amis, et le plus impérieux parmi eux subit sans se plaindre le joug que vous supportez si impatiemment.

—Si cela m'était prouvé, je réfléchirais, car je n'ai rien à reprocher à ma femme que le trop grand ascendant qu'elle a pris sur moi, repartit le gentilhomme. Elle veut tout gouverner, jusqu'à mes chiens, et je ne puis rire ou chanter sans sa permission.

—Il en est ainsi partout, monsieur mon gendre.

—Je n'en crois rien, monsieur mon beau-père.

—Il vous est facile de vous en assurer. Je vous fais présent de quatre chevaux : deux magnifiques trotteurs russes, d'un noir de jais, vifs et fringants, et deux beaux coursiers arabes, à la robe immaculée. Prenez ces quatre chevaux, ils sont à vous, aux conditions que voici : Vous irez chez douze de vos amis, et vous chercherez à savoir qui gouverne dans leur ménage, le mari ou la femme. Si c'est la femme, vous lui donnerez deux des œufs rouges que voici dans cette corbeille capitonnée de satin. Si c'est le mari, vous lui donnerez l'une des deux paires de chevaux, à son choix. Cette expérience faite, venez me trouver. S'il vous reste un seul œuf, je reprendrai ma fille ; si, au contraire, vous n'avez pu vous défaire d'une couple de chevaux, vous garderez votre femme et vous accepterez une situation qui a été la même pour tous les hommes, depuis le seigneur Adam, notre commun ancêtre.

Bien que le marché parût singulier au gentilhomme, il topa. Sur l'heure il se mit en route, accompagné d'un valet qui portait la corbeille aux œufs, et de quatre palefreniers conduisant chacun un cheval par la bride.

Il se rendit tout d'abord chez le vicomte Ernest, qui passait pour le despote le plus inexorable. On l'introduisit dans un salon où l'attendait la vicomtesse :

—Madame, dit-il à celle-ci, j'aurais grand besoin de voir votre mari.